



**SEPTIEME CONGRES**  
**« PHILOSOPHIE(S) DU MANAGEMENT »**

**DU 16 AU 18 MAI 2019 A L'ESCP EUROPE, A PARIS**

**SUR LE THEME :**

**Management de la vérité et vérité du management**

Avec le soutien de l'ESCP Europe



La Société de Philosophie de Sciences de Gestion (SPSG) organisera la 7<sup>ème</sup> édition de son congrès « Philosophie(s) du management » entre le 16 et le 18 mai 2019, à Paris, et nous y serons accueillis dans les locaux de l'ESCP Europe.

Comme chaque année, le congrès de la SPSG offrira un espace de dialogue à toutes celles et ceux qui portent un intérêt philosophique aux idées comme aux phénomènes gestionnaires. Toutes les contributions sont les bienvenues, quel que soit le domaine de recherche (finance, comptabilité, marketing, stratégie, système d'information, gestion des ressources humaines, etc.), le thème envisagé (diversité, responsabilité sociale, société de contrôle, gouvernance, managérialisme, etc.), l'orientation, la branche ou le courant philosophique adopté (phénoménologie, philosophie analytique, pragmatisme, métaphysique, épistémologie, philosophie politique, post-modernisme, etc.). Mais comme chaque année également, et sans exclusive aucune, un thème est proposé à l'inspiration de chacun, fil rouge que celles ou ceux qui le souhaitent peuvent saisir pour tisser les liens qui nous rassemblent :

« Management de la vérité et vérité du management »

Fake news, post-vérité, bullshit, ... La vérité – sous ses diverses pathologies – est un sujet d'actualité. On s'inquiète d'une époque qui s'enfoncerait dans le brouillard des mensonges, des rumeurs, des manipulations, des propagandes, et qui n'aurait plus même pour guide l'idée qu'il y aurait encore là, quelque part, l'espoir d'une vérité qui pourrait l'éclairer.

A ce sujet, on entend bien sûr beaucoup les spécialistes des médias et les politistes, qui craignent pour la sincérité des informations qui viennent instruire les opinions publiques, et donc pour la démocratie. Mais ces affaires ne concernent pas que le fonctionnement des institutions démocratiques, elles concernent également le fonctionnement des organisations, et là-dessus les sciences de gestion – et la philosophie des sciences de gestion – ont également leur mot à dire. Récemment, André Spicer a publié fort à propos un petit livre provocateur sur le « bullshit » imprégnant la parole managériale. Le « bullshit », que le philosophe américain Harry Frankfurt a facétieusement transmué en concept philosophique, n'est pas seulement le jargon ou le mensonge. C'est le dédain complet pour la vérité, et Spicer en donne plusieurs exemples tristement cocasses.

Mais il est pourtant rarement question de la vérité en sciences de gestion. Lorsque cette idée est convoquée pour elle-même, il n'est pas rare qu'on l'encadre de guillemets prudents, comme pour ne pas se compromettre. C'est que parler sans précaution de vérité a quelque chose d'un peu suspect dans ces disciplines, après que Foucault soit passé par là, mais aussi les sociologues constructivistes, la psychanalyse et les penseurs du soupçon, les philosophes de la déconstruction, et ceux revendiquant l'héritage de Paul Feyerabend ou de David Bloor. Tous enseignent que l'idée de vérité serait l'instrument du pouvoir, et qu'il ne faudrait pas s'en laisser compter. La vérité devrait être relativisée et pluralisée, manière de la désarmer.

Cette édition 2019 du congrès de la SPSG sera l'occasion de questionner cette tension qui traverse les sciences de gestion, entre inquiétude de voir se répandre les billevesées, et méfiance envers une idée qui peut sembler propice aux menées tyranniques. Comment peut-on parler de vérité en

sciences de gestion, sans ni verser dans le nihilisme sceptique, ni servir l'autoritarisme obtus ? Ce genre de questions occupe les philosophes depuis le début de la philosophie. Elle est encore neuve pour les philosophes des sciences de gestion, et mérite d'être posée en considérant les particularités de ces disciplines, à la lumière des réponses déjà apportées par les philosophes d'autres domaines de la connaissance.

Dans ce contexte, cette question ouvre deux grandes voies de réflexion qui justifient les deux expressions en miroir constituant le thème de ce congrès : « management de la vérité et vérité du management ».

### **Management de la vérité**

L'idée de « management la vérité » est une invitation à la réflexion philosophique sur le rapport à la vérité qu'entretiennent les organisations, et notamment les organisations productives. Alors qu'il existe une abondante littérature sur le « management de la connaissance », cette question reste encore dans l'ombre, le lien entre connaissance et vérité étant le plus souvent ignoré, comme le relevait John Mingers en 2008 (« almost none of the literature considers the relation of knowledge to truth »).

Une première manière de se saisir de cette question peut être inspirée par la proximité que semble entretenir l'idée de management de la vérité avec le cauchemar orwellien du « ministère de la vérité » : les organisations comme autant de mini-MiniVer ? Une telle idée n'est pas toujours absente de la pensée gestionnaire, par exemple lorsqu'Ikujiro Nonaka fait des intentions de l'organisation ou de la volonté des managers un critère de vérité. Cela invite à reconsidérer, toujours avec Orwell, la question de la vérité comme absolu. Sous cette perspective, pouvoir parler de vérité ce n'est plus faire le jeu du plus fort, c'est opposer au tyran quelque chose qui échappe à son pouvoir.

Parler de management de la vérité, cela peut également être parler de la responsabilité du dirigeant qui doit décider non de ce qui est vrai ou faux, mais de la part de vérité qu'il doit ou non dévoiler. De ce point de vue, le manager n'est plus le démiurge mais l'administrateur d'une vérité qu'il doit habilement distribuer. Jean-Philippe Bouilloud, Ghislain Deslandes et Guillaume Mercier, dans un article récent du *Journal of Business Ethics*, discutent ainsi de la responsabilité éthique qui accompagne ce management de la vérité, et de la combinaison d'une forme de courage intellectuel et d'une certaine sagesse pratique qui y pourvoit.

Cette question de la dimension éthique du dire-vrai peut s'élargir à celle, plus vaste, des vertus et des vices intellectuels qui forment le goût de chacun, au sein de l'organisation, de donner à la vérité la place qui lui revient dans ses pratiques épistémiques. Le management de la vérité, qui devient ici une sorte de « management épistémique », est alors la manière de cultiver ces vertus et de contenir ces vices. Il y a sur ces questions une littérature bourgeonnante en sciences de gestion, souvent inspirée de l'épistémologie des vertus.

Au-delà des individus, ce sont les organisations elles-mêmes qui peuvent plus ou moins soutenir la formation d'opinions sinon vraies, du moins pas trop fausses. Cette préoccupation commence également à apparaître dans la littérature de sciences de gestion, par exemple avec les travaux récents de Chun Wei Choo sur les « inquiring organizations ». Sous cette perspective, le

management épistémique voisine une certaine épistémologie sociale consacrée, selon Alvin Goldman, à déterminer la forme des pratiques épistémiques favorisant l'émergence de la vérité.

Chacune de ces approches du management de la vérité conduit à interroger la vérité des pratiques managériales, qui parfois se dégradent en ce « business bulshitt » épinglé par André Spicer. De la question du management de la vérité, on passe alors à celle de la vérité du management.

### **Vérité du management**

Les inquiétudes de Spicer ne sont pas philosophiques, mais elles reposent sur une notion philosophique, celle forgée par Harry Frankfurt pour nommer cette façon particulière de se désintéresser de la vérité. Harry Frankfurt n'était pas spécialement préoccupé par les organisations, ce qui invite à questionner, toujours sur le plan philosophique, les possibles particularités du bullshit organisationnel. En quoi se distingue-t-il de celui que l'on peut entendre, à l'occasion, dans les milieux politiques, scientifiques ou journalistiques ? C'est là une première déclinaison possible de cette question de la vérité du management.

Une autre question, plus fondamentale, concerne la possibilité même de parler de vérité à propos du management. Si le management est un savoir-faire ou un art, comme Peter Drucker le pensait, n'est-il pas simplement hors de propos de vouloir lui donner une valeur de vérité ? Et si cela a un sens, de quel sens s'agit-il ? Doit-on parler de la vérité du management comme on parle de la vérité de la peinture ou de la sculpture ? De quelle manière la vérité du management se rapproche-t-elle ou se distingue-t-elle de la vérité d'autres *praxis*, comme la médecine, qui semblent, à la différence des beaux-arts, plus concernées par le vrai et le faux ?

Avec la question de la vérité du management et des pratiques manageriales se pose également celle de la vérité des travaux académiques qui les inspirent en partie.

On aborde, avec cette question, un rivage périlleux, plein de pièges et de sables mouvants où gisent encore des querelles enlisées. Dans les années 1990, la « guerre des sciences » éclatât entre les champions de la vérité scientifique objective et les professeurs de relativisme. Rien de vraiment bon n'en sortit, surtout de l'amertume. Les sciences de gestion furent plutôt épargnées, mais pas complètement en reste. En 1985, W. Graham Astley se fit l'apologue du constructivisme social en sciences de gestion, dans un article très remarqué. Près de 20 ans plus tard, alors que s'épuisaient les derniers combattants de la guerre des sciences, Mark Mekler et James Baillie excitèrent des passions analogues, sans doute bien malgré eux, en s'en prenant aux thèses d'Astley. S'ensuivirent, étalés sur une dizaine d'années, des échanges aigres-doux entre ces deux auteurs, Reinoud Bosch, Dennis A. Gioia, Shelby D. Hunt, Michel Lounsbury et Phil Ryan.

Là encore, l'escarmouche fit long feu sans rien donner de bien neuf. Il ne serait sans doute pas utile de reproduire ce genre de vaines querelles. Et s'il fallait y retourner, ce devrait être en gardant à l'esprit que l'on peut parler de vérité (même absolue) sans rien ignorer des apports de la philosophie et des sciences humaines et sociales de ces trois derniers siècles, ou que l'on peut également avoir des sympathies pour les vues relativistes sans regretter l'obscurantisme. Bref, avec un minimum d'esprit de charité. Surtout, un éventuel retour à ces débats ne devrait être possible qu'en étant correctement informé de l'état des débats philosophiques contemporains, en sorte d'éviter les ponts aux ânes.

Il serait sans doute plus intéressant, et plus productif, de comprendre pourquoi ces débats ont échoués. Quels malentendus concernant la notion de vérité (et les notions qui lui sont liées : celles d'objectivité, de fait, de connaissance, ...) viennent empêcher une discussion constructive de ces notions en sciences de gestion ? En apportant des réponses à cette question, on avancerait déjà grandement sur le terrain de ces débats avortés, et peut-être même parviendrait-on à franchir sans encombre le rivage périlleux.

Il y a une manière moins aventureuse d'aborder cette question de la vérité des sciences de gestion. Différentes communautés scientifiques s'inquiètent aujourd'hui d'une « crise de reproductibilité » de la science : trop de résultats empiriques publiés et présentés comme « statistiquement significatifs » échoueraient à être reproductibles. Ce à quoi l'on semble assister, c'est à un divorce inquiétant entre résultats statistiques et vérités scientifiques. Cette inquiétude a gagné les sciences de gestion, et il serait sans doute opportun de questionner philosophiquement ce phénomène. Au-delà même de cette question de la reproductibilité, qui ne concerne que les travaux reposant sur un appareillage statistique, c'est la qualité épistémique des sciences de gestion qui pourrait être discutée à l'occasion de ce congrès.

Naturellement, ce ne sont que quelques pistes de réflexion, qui ne prétendent ni couvrir l'ensemble des questions envisageables, ni restreindre la curiosité des contributeurs qui souhaiteraient s'écarter de ces sentiers. Comme à chaque édition du congrès de la SPSG, toutes les propositions de communication sont les bienvenues, dès lors qu'elles viennent nourrir le débat philosophique en sciences de gestion.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Il n'est pas utile qu'un appel à communication soit alourdi d'une longue liste de références, et encombré des nombreux appels de ces références. Nous l'avons rédigé en sorte que les travaux qui y sont mentionnés soient facilement retrouvables sur internet. Mais ceux qui le souhaitent pourront trouver le texte de cet appel complété d'une bibliographie sur le site de la SPSG, à cette adresse : <http://spsg.fr/management-de-la-verite-et-verite-du-management>

Comité scientifique :

Yoann Bazin (Gestion, EM Normandie)

Marius Bertolucci (Gestion, Aix-Marseille Université)

Jean-Philippe Bouilloud (Sociologie, ESCP Europe)

Malik Bozzorey (Philosophie, Université Catholique de Lille)

Yannick Chatelain (Gestion, Grenoble École de Management)

Jean-Marie Chevalier (Philosophie, Université Paris-Est Créteil)

Pollmann Christopher (Droit, Université de Lorraine)

Adélaïde de Lastic (Philosophie, Institut Jean Nicod)

Ghislain Deslandes (Philosophie, ESCP Europe)

Pascal Engel (Philosophie, EHESS)

Benoit Gaultier (Philosophie, Collège de France)

Olivier Germain (Gestion, UQAM)

Cylien Gibert (Gestion, HEC Paris)

Jean-Michel Heitz (Philosophie, ESSCA)

Anne Janand (Gestion, Université Paris-Sud)

Rémi Jardat (Gestion, Université de Paris Est Créteil)

Gregori Jean (Philosophie, Université de Nice Sophia Antipolis)

Erwan Lamy (Philosophie, ESCP Europe)

Hervé Laroche (Gestion, ESCP Europe)

Joan Le Goff (Gestion, IAE de Tours, Université François Rabelais)

Lidwine Maizeray (Gestion, IAE de Lille)

Anne Marchais-Roubelat (Gestion, CNAM)

Guillaume Mercier (Gestion, IÉSEG School of Management)

Michelle Mielly (Gestion, Grenoble École de Management)

Jean-Luc Moriceau (Gestion, Telecom)

Aktouf Omar (Gestion, HEC Montréal)

Gloria Origgi (Philosophie, Institut Jean Nicod)

Olivier Ouzilou (Philosophie, Université de Lorraine)

Adrien Peneranda (Gestion, Sciences Po Toulouse)

Yvon Pesqueux (Gestion, CNAM)

Éric Pezet (Gestion, Université Paris Ouest Nanterre La Défense)

Roger Pouivet (Philosophie, Université de Lorraine)

Baptiste Rappin (Gestion, IAE de Metz, Université de Lorraine)

Jacques Vollet (Philosophie, Université de Hambourg)

Pierre Willaime (Philosophie, Université de Lorraine)

#### Calendrier :

- Projet de communication (5 pages maximum) : vendredi 30 novembre 2018
- Retour de l'évaluation : lundi 7 janvier 2019
- Envoi des communications complètes : mardi 2 avril 2019
- Dates du Congrès : du 16 au 18 mai 2019

#### Normes d'écriture (à suivre impérativement):

- Fichier word format .doc, .docx ou .rtf (pas de pdf).
- Styles des niveaux de numérotation : 1., 1.1, 1.1.1, ...
- Style bibliographique :
  - Livre : Sambrook, J., & Russell, D. W. (2001). *Molecular cloning: a laboratory manual* (3rd ed.). Cold Spring Harbor, NY: CSHL Press.
  - Article : Hisakata, R., Nishida, S., & Johnston, A. (2016). An adaptable metric shapes perceptual space. *Current Biology*, 26(14), 1911–1915. doi:10.1016/j.cub.2016.05.047.
  - Chapitre : Hogue, C. W. V. (2001). Structure databases. In A. D. Baxevanis & B. F. F. Ouellette (Eds.), *Bioinformatics* (2nd ed., pp. 83–109). New York, NY: Wiley-Interscience.

- Texte en ligne : Musk, E. (2006, August 2). The secret Tesla Motors master plan (just between you and me). *Tesla Blog*. <https://www.tesla.com/blog/secret-tesla-motors-master-plan-just-between-you-and-me>. Accessed 29 September 2016

Ce style est celui du *Journal of Business Ethics*. Il est recommandé d'employer Zotero. Pour plus d'explications, voir <https://www.zotero.org/>.

**Les communications doivent être déposées sur le site du congrès, à cette adresse :**

<https://spsg2019.sciencesconf.org>

Contact : [elamy@escpeurope.eu](mailto:elamy@escpeurope.eu)

Site de la SPSSG : <http://spsg.fr>